



HAL
open science

Euphémisme et idéologie

Sandrine Sorlin

► **To cite this version:**

Sandrine Sorlin. Euphémisme et idéologie. Sous la direction de Denis Jamet et Manuel Jobert. Empreintes de l'euphémisme: tours et détours, L'Harmattan, pp.95-105, 2010. hal-03056336

HAL Id: hal-03056336

<https://hal.science/hal-03056336>

Submitted on 7 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Euphémisme et Idéologie

Sandrine Sorlin

Univ Paul Valéry Montpellier 3, EMMA, F34000, Montpellier, France

Introduction

L'euphémisme a une portée pragmatique, cette figure visant l'obtention d'un effet: il est un acte perlocutoire. Il est donc la plupart du temps tournée vers l'autre, vers le « tu » de l'énonciation. Dans la sphère privée, l'euphémisme opéré par le locuteur a pour but d'édulcorer la réalité d'un fait douloureux ou choquant pour l'autre (ou pour soi-même) dans le but de le protéger ou d'amoinrir sa peine. Mais l'énonciateur et le co-énonciateur en question *connaissent* et *reconnaissent* la réalité crue que l'expression euphémique vient atténuer¹: il y a connivence dans l'implicite. L'euphémisme est toujours le lieu d'un décalage entre les faits incontestables (par exemple la mort de quelqu'un) et la version euphémisée de ces mêmes faits (par exemple: « il est parti pour un long voyage »). D'une manière comparable au mécanisme de la métaphore décrit par Ricoeur [1975], le destinataire cède à l'euphémisme tout en lui résistant, car c'est la réalité qui résiste. La fonction référentielle du langage n'est pas affectée: la version euphémisée (« il est parti pour un long voyage ») par rapport à l'expression non figurée (« il est mort ») est une façon différente d'appréhender la même réalité. Recourir à l'euphémisme, c'est se servir de la force créatrice du langage qui a le pouvoir de proposer la réalité de multiples façons.

Cependant, lorsque l'euphémisme devient idéologique, c'est-à-dire lorsque la classe dominante s'empare de ce pouvoir créateur du langage, une dissymétrie s'installe entre émetteur et destinataire à plusieurs niveaux. Selon Althusser, l'idéologie est certes ce qui constitue l'homme en sujet mais, ce faisant, elle lui assigne, qu'il le veuille ou non, une place précise de laquelle il lui est impossible de « contre-interpeller »². En s'appuyant sur les travaux d'Althusser, Jean-Jacques Lecercle a montré que l'idéologie était toujours linguistique: elle n'existe que dans et par les mots qui la véhiculent³. L'euphémisme fait partie de ces tours de langage dont l'idéologie se sert pour interpeller l'homme à une place convenue par elle. L'euphémisme idéologique induit une dissymétrie dans la mesure où il n'est pas tourné vers l'autre mais cherche au contraire à s'en détourner ou plutôt à le contourner, en le maintenant dans l'ignorance de la réalité des faits. L'autre est ainsi destitué de sa position de sujet dans cet échange à sens unique, où il lui est impossible de contre-interpeller. C'est dans l'euphémisme de l'idéologie totalitaire que cette dissymétrie est la plus radicale: l'existence du sujet est totalement niée et la réalité (re-)créée par le langage euphémique vient remplacer la réalité extralinguistique. L'homme cède alors totalement à la version euphémisée sans pouvoir offrir aucune résistance.

On analysera donc l'euphémisme en tant qu'il est lieu d'une tension entre puissance créatrice et fonction référentielle, entre expression et référence, dualisme dont s'empare dangereusement le langage totalitaire mais aussi, de façon certes plus partielle, tout langage idéologique dans lequel il faudra inclure le « politiquement correct ». Nous démontrerons enfin que l'euphémisme est une figure « hésitante », employée parfois au nom de cette hésitation même: elle oscille entre le dire et le ne pas dire.

I. Capitulation devant l'euphémisme

Si le pouvoir totalitaire recourt grandement à l'euphémisme pour parvenir à ses fins, son but

1 Il existe aussi le cas fréquent où, pour faire face à une réalité qui nous est difficile, nous employons des euphémismes sans en être pleinement conscient: nous nous mentons alors à nous-mêmes.

2 « L'idéologie interpelle les individus en sujets » [Althusser : 122].

3 L'idéologie impose sa force par l'intermédiaire de la langue: « ideology is linguistic, [...] the main function of the L actant is to interpellate individuals into subjects – a pragmatic version of Althusser » [Lecercle 1999 : 199].

n'est pas moins de faire oublier aux victimes qu'il utilise cette figure: il désire que les hommes prennent la figure pour la réalité. On ne peut ainsi parler ici d'euphémisme qu'à partir d'une position critique, d'une position subjective qui est la nôtre en tant que personne extérieure au pouvoir dictatorial. Comme toute figure, l'euphémisme requiert une interprétation. Il implique que l'on perçoive le décalage entre la réalité des faits et le langage censé en rendre compte. De façon semblable, la métaphore telle qu'elle est décrite par Ricoeur incarne toujours une tension entre l'être et l'être pas: dans l'exemple habituel « cet homme est un lion », l'homme *est* (métaphoriquement) et *n'est pas* (littéralement) un lion, l'interprétation littérale impossible (il n'est pas un lion) cède à l'interprétation métaphorique (il est un lion) tout en lui résistant: « Le paradoxe consiste en ceci qu'il n'est pas d'autre façon de rendre justice à la notion de vérité métaphorique que d'inclure la *pointe critique* du 'n'est pas' (littéralement) dans la véhémence ontologique du 'est' (métaphoriquement). [...] L'interprétation littérale impossible n'est pas simplement abolie par l'interprétation métaphorique mais lui cède tout en résistant » [Ricoeur : 321; nous soulignons]. Dans la métaphore, il y a donc résistance de la réalité (je sais bien que cet homme n'est pas littéralement un lion). On peut tenter de transposer cette analyse à l'euphémisme: je sais bien que l'expression euphémisée n'est qu'une version édulcorée de la vérité; je lui cède et lui résiste à la fois.

Or cette « pointe critique du 'n'est pas' » dont parle Ricoeur est précisément ce qui est refusé aux victimes de toute idéologie totalitaire car elle signifierait la possibilité de ne pas adhérer complètement à l'euphémisme. Envisager un « n'est pas » ce serait reconnaître une faille entre réalité des faits et expression euphémisée alors que le Parti totalitaire entend au contraire les confondre. Il est capital pour lui que les mots euphémisés ne soient pas interprétés. L'euphémisme n'est plus une autre façon de qualifier une situation, il devient l'unique manière; la tension dont parle Ricoeur entre le même et l'autre assurée par la copule tensionnelle dans la métaphore⁴ est ici neutralisée: le langage n'est plus tourné vers son référent. La meilleure illustration (fictive) de ce phénomène reste évidemment *Nineteen Eighty-Four* de George Orwell. Dans cette oeuvre, le pouvoir totalitaire reprend à son compte la non-coïncidence entre le signe et son référent qui est au fondement de l'euphémisme, en transformant le dualisme en un dangereux monisme: la figure extermine son autre non euphémisé et la réalité des faits. Dans ce triomphe du figuré, les faits réels ne semblent plus avoir aucun poids. Ils ne parviennent plus à contredire les euphémismes.

La Novlangue d'Orwell est en effet le fruit de la recherche d'une correspondance, d'une réciprocité, voire d'une interchangeabilité entre langue et idéologie, d'une superposition parfaite entre système policier et système langagier, reléguant hors cadre les référents habituels auxquels renvoient les signes. Il n'existe plus rien en dehors des mots choisis par le Parti: la nouvelle « réalité » découle entièrement de la nouvelle langue. Des signifiants qualifiés d'euphémismes dans l'Appendice, comme par exemple « joycamp » désignant des camps de travail forcé ou « Miniplenty » (Ministère de l'Abondance) pour caractériser un monde rongé par l'indigence sont à même de perturber l'homme jusqu'à le « dérééliser ». En s'emparant de la fonction référentielle du langage, le Parti s'empare de l'être des choses. Il peut alors se payer le luxe d'aller jusqu'à l'oxymore. Dans les slogans assénés par le Parti, la guerre est la paix, la liberté c'est aussi l'esclavage, et l'ignorance est force *parce que* le Parti le déclare. Ici la copule « be » n'est plus tensionnelle: elle n'est plus que la trace d'un acte immédiatement performatif.

Ces euphémismes fondés sur des oxymores ne sont plus des figures pour les sujets de Big Brother; la figure est devenue réelle, elle a été littéralisée, remettant profondément en cause les oppositions binaires sur lesquelles se fondent notre pensée. Pour que l'euphémisme totalitaire parvienne à ses fins, il faut donc que la puissance créatrice du langage l'emporte sur sa fonction référentielle. L'euphémisme a une portée ontologique: il fait naître en disant. Alors que l'euphémisme normal est censé dire le moins, l'euphémisme totalitaire crée, produit, à lui seul tout un monde. La réalité extra-linguistique n'étant plus prise en considération par le langage, elle ne peut plus offrir aucune résistance. Elle n'est plus une garantie sur laquelle s'appuyer pour une

4 « C'est cette constitution tensionnelle du verbe être qui reçoit sa marque grammaticale dans l' 'être comme' de la métaphore développée en comparaison, en même temps qu'est marquée la tension entre le *même* et l'*autre* de la copule relationnelle » [Ricoeur : 321].

confrontation des faits et des mots. En détournant le langage de sa fonction référentielle, l'euphémisme fait perdre à l'individu tout ancrage dans la réalité, toute connexion avec le monde.

C'est ce que nous confirme Victor Klemperer dans la *LTI: La langue du III^e Reich*, qui, lui, en tant que philologue juif allemand pendant le régime nazie, a tenté de conserver sa « pointe critique », lui permettant de détecter les euphémismes et de garder contact avec la réalité et avec la vérité. Il fut obligé de se cacher pour poursuivre sa description d'une langue faite littéralement prisonnière de l'idéologie nazie. Comme le journal intime que tient Winston dans *Nineteen Eighty-Four*, ces études cachées pouvaient, si découvertes, le condamner à une exécution immédiate. Dans ses carnets, Klemperer montre comment le langage idéologique nazi avait fini par s'infiltrer inconsciemment au plus profond de l'homme: « le nazisme s'insinua dans la chair et le sang du grand nombre à travers des expressions isolées, des tournures, des formes syntaxiques qui s'imposaient à des millions d'exemplaires et qui furent adoptées de façon mécanique et inconsciente » [Klemperer : 40]. Comme dans l'oeuvre d'Orwell, les individus finissent par rendre les armes et céder totalement au nouveau langage. La langue s'est en effet emparée de tout l'être de l'homme: « Mais la langue ne se contente pas de poétiser et de penser à ma place, elle dirige aussi mes sentiments, elle régit tout mon être moral d'autant plus naturellement que je m'en remets inconsciemment à elle » [40]. Klemperer apporte la preuve à travers la LTI qui abonde en euphémismes que les Allemands ont cédé au langage et à la réalité euphémisés sans pouvoir leur résister. Tout au long de son ouvrage, le philologue analyse en effet comment les Allemands ont fini par lâcher prise, n'étant plus en mesure de tenir cette position instable que requiert l'euphémisme, en équilibre sur une ligne de crête entre réalité voilée et réalité crue: ils ont basculé d'un côté, celui des mots et de la réalité nazies. L'euphémisme totalitaire réussit à se faire oublier comme euphémisme et à se faire passer pour la réalité pure en coupant le fil tensionnel sur lequel la figure tient en équilibre : le langage manipulé a bel et bien gagné la bataille sur la réalité pendant un certain temps.

Il est significatif que la LTI, langue aussi pauvre que le *Newspeak* d'Orwell, ait gagné en épaisseur au fur et à mesure que la perspective d'une défaite allemande devenait de moins en moins facile à nier: « L'abondance de ces mots euphémisés est d'autant plus étonnante qu'elle offre un contraste saisissant avec l'habituelle pauvreté, originaire et de principe, de la LTI » [Klemperer : 295]⁵. La réalité a fini par faire retour. Il fallait alors dissimuler coûte que coûte les terribles défaites que les troupes allemandes essayaient sur les fronts de l'Est. Ce retour de la réalité refait prendre à l'euphémisme son fonctionnement normal, lieu d'une tension entre une réalité difficilement avouable et une expression servant de voile. C'est un changement de temps dans les propos du Führer qui signale l'euphémisme; si, jusqu'alors, Hitler avait assuré une victoire totale sur des Alliés déjà vaincus, désormais la victoire se conjugue au futur et requiert l'aide de dieu: « Le Seigneur Dieu ne refusera pas la victoire à ses soldats les plus braves » [290]. La langue veille à ne jamais utiliser les mots « défaite », « retraite » ou « fuite »: « Pour défaite, on disait 'revers', cela sonne moins définitif; au lieu de fuir, on se 'repliait devant l'ennemi'; celui-ci ne réussissait jamais des percées [*Durchbrüche*], mais toujours seulement des irrptions » [294]. L'enlèvement de l'armée allemande ne devait pas transparaître dans la langue; les mots continuaient alors à donner l'illusion du dynamisme et de l'action:

À présent, la LTI est donc augmentée de cette tournure qui revient constamment: 'guerre de défense mobile'. S'il faut avouer que nous sommes acculés à la défensive, nous préservons, grâce à l'adjectif 'mobile', notre nature la plus profonde. Nous ne nous défendons pas depuis l'espace étroit d'une tranchée, nous combattons bien plutôt avec une plus ample liberté spatiale devant une forteresse géante. [293-294]

Plus la réalité résiste, plus l'euphémisme perd l'équilibre; le langage se fait moins imagé : « Ce n'est que dans la dernière année, quand il devint impossible de cacher la catastrophe, qu'on lui donna un nom plus franc, mais naturellement là encore un nom voilé: à présent les défaites s'appelaient des 'crises' » [295]. À l'aube de la défaite allemande, les rapports se sont inversés : c'est

5 Si auparavant il y avait camouflage, il s'agissait de celui du crime: « à partir de maintenant, c'est la dissimulation de l'impuissance » [293].

à la réalité des faits que le peuple, berné jusqu'alors par Hitler, a dû céder.

L'évolution de la LTI révèle un gradient dans la manipulation possible de la réalité par l'euphémisme. Hitler a tenté de nier la défaite jusqu'au moment où l'euphémisme s'est dévoilé, vaincu par la visibilité des faits. Le ressort tensionnel euphémique trop étiré a fini par se rompre. Mais on va voir que l'euphémisme idéologique est une figure des plus résistantes.

II. L'euphémisme idéologique ou la recherche du consensus

En dehors des cas extrêmes du totalitarisme comme chez Orwell où la distinction entre la figure et le réel n'existe plus, la réalité, fort heureusement, résiste. Lorsque le pouvoir institutionnel et politique n'est pas total, on ne peut pas aussi facilement reléguer certains faits dans l'inexistence. L'euphémisme a alors ici un rôle de camouflage. Il est une arme politico-linguistique indispensable pour cacher au grand public des faits qui ne doivent pas se dire, qui doivent rester dans le non-dit. Mais le but reste le même que pour le pouvoir totalitaire: l'euphémisme doit là aussi se faire oublier comme euphémisme, se rendre indécélable. Il s'agit alors de faire oublier la réalité occultée. Si l'on suit la dichotomie établie par Molinié, l'euphémisme est une figure macro-structurale, c'est-à-dire qu'elle peut s'exprimer au moyen d'autres figures⁶. On l'a vu l'oxymore (qui fait pourtant ostensiblement cohabiter un signe et son contraire) fait parti de ces figures sur lesquelles s'appuie l'euphémisme. On est très proche de l'oxymore par exemple dans l'expression qui a servi à qualifier les offensives anglo-américaines contre l'Irak en 2003: il était question de « tirs amis » (« friendly fire »). Le plus souvent, le pouvoir public entend faire oublier la cruauté des faits en ne les présentant que sous leur aspect le plus positif: on ne fait émerger que la partie avouable. On pourrait penser à l'image de l'iceberg: la partie visible est la partie avouable, laquelle dissimule, sous les profondeurs troubles, une contre-partie immense qui en constitue pourtant le socle. C'est un procédé couramment employé par les dirigeants lorsqu'ils savent que leurs agissements n'emporteront pas l'adhésion générale. Ils neutralisent la portée sémantique de leur discours par anticipation.

Dans les années 50 et 60 par exemple, les politiques et scientifiques en charge de la question nucléaire ont caché au grand public les effets possibles d'une explosion nucléaire en manipulant les mots. La Commission à l'Énergie Atomique américaine a veillé à choisir des termes qui ne pouvaient à aucun moment laisser imaginer une quelconque catastrophe humaine⁷. Alors que le spectre de la bombe menaçait, le pouvoir en place a systématiquement recouru à l'euphémisme pour prévenir tout mouvement de panique: il a retiré au langage sa puissance d'évocation, en employant des termes les plus neutres possibles, dénués de tout pouvoir suggestif. Les mots ont été vidés de toute connotation négative ou de tout sens second dans lesquels un non-dit pourrait s'immiscer. On qualifiait par exemple la bombe de « gadget », un mot-couverture, une sorte d'hyperonyme qui pourrait qualifier n'importe quel objet, un mot passe-partout qui devient dès lors inoffensif. L'information est noyée dans ce terme à la référence générale et imprécise. En cohérence avec ce qu'on a pu dire de l'euphémisme par rapport à l'assujettissement de l'individu, l'euphémisme idéologique tend à court-circuiter toute réaction subjective: l'énoncé est alors présenté sous son aspect le plus objectif. La possible destruction de millions de vies humaines prend une allure scientifique: on parle de « megadeaths », le préfixe « mega- » indiquant une unité de mesure gigantesque qui n'évoque rien dans la réalité humaine quotidienne. Ce cachet scientifique empêche tout investissement émotionnel, tout affect de la part du sujet: ce dernier est dès lors exclu du dialogue qui se joue sans lui, dans la communauté scientifique.

6 Une figure macrostructurale peut passer inaperçue car elle ne dépend pas directement de l'expression, contrairement aux figures microstructurales isolables qui sont des figures de mots, lesquelles « se signalent d'emblée à l'interprétation pour que le discours ait un sens acceptable » [Molinié : 218].

7 Au sujet des euphémismes, Stephen Hilgartner parle de « palatable synonyms » [78]. Les exemples d'euphémismes qui suivent, relatifs à la question nucléaire, sont tirés de cet ouvrage. Les acronymes ou abréviations peuvent être classés dans la catégorie des euphémismes idéologiques dans la mesure où il s'agit aussi d'exclure l'autre de toute connaissance des faits réels.

L'euphémisme s'appuie aussi souvent sur la métonymie ou la synecdoque qui ont le mérite de rendre compte de la réalité en n'en présentant qu'une partie ou qu'un élément. La figure se fait métonymique lorsqu'elle met en avant par exemple l'effet et non la cause. Ainsi en qualifiant les explosions nucléaires dans le Pacifique de « Operation Sunshine », l'effet (l'éblouissement) fait oublier la cause (l'explosion). Déconnectée de la cause passée sous silence, la métonymie attire l'attention sur elle-même, détournant l'attention, en la re-dirigeant sur l'après-explosion. Ici le parti-pris métonymique créé du sens: « Operation Sunshine » ajoute une connotation joviale donnant un air de vacances à ce qui reste une opération scientifique et militaire. La langue euphémisée déforme la réalité en en restituant qu'un aspect. « Operation Sunshine » est la partie visible de l'iceberg, laissant dans l'obscurité les opérations sous-marines qui ont conduit à ce résultat. Par son aspect concret et matériel, l'expression « hot dust » tend à banaliser une réalité qui, dans sa version non euphémisée, évoquerait immédiatement une image terrifiante (la radioactivité). On voit donc ici que l'euphémisme se déguise de multiples façons: il peut prendre la forme de l'hyperonyme (dédramatisant l'événement en le dénuant de toute nuance sémantique), du langage scientifique (destiné à exclure le sujet de toute participation au débat), ou d'une autre figure (visant à re-diriger l'attention sur un élément précis ou sur une autre piste).

Les spécialistes de l'euphémisme idéologique façonnent des signes déchargés de tout pouvoir évocatif sur lesquels les individus ne peuvent pas, finalement, ne pas être d'accord. Ils tuent ainsi dans l'oeuf toute possibilité de contre-interpellation. C'est ce même consensus que recherchent selon nous les tenants du « politiquement correct ». La même dissymétrie est à l'oeuvre entre ceux qui l'imposent, l'idéologie dominante, et les destinataires. Cette langue est certes consensuelle, mais comme le souligne Jean-Jacques Lecercle, elle ne l'est qu'au « prix de tout échange langagier véritable, c'est-à-dire de tout débat » [2004 : 203]. Les euphémismes sont les instruments privilégiés de cette langue cotonnée⁸ qui « étouffe le sens », visant un nivellement des aspérités, un lissage des expressions trop crues. Chacun doit alors se conformer à ce langage conçu pour n'offusquer personne. Les expressions uniformisées ont tendance à se stéréotyper et ainsi à se vider de tout sens. Les euphémismes lissent le langage de façon à ne pas faire de vague et ainsi révéler une partie de l'iceberg immergé. À première vue honorable, la langue de coton reprend certaines des tendances totalitaires: plate et neutre, elle donne naissance à une réalité tout aussi lisse et sans relief, si bien qu'il finit par y avoir auto-annulation de la forme et du contenu, comme le suggère Marie-Dominique Perrot:

Les mots creux, les formules stéréotypées, le vocabulaire indigent ou formaté du parler mondial portent atteinte à la richesse et à la complexité du réel, drapent les problématiques dans un voile d'indifférence. Forme et contenu s'annulent l'une l'autre. Cette atteinte au langage comme créateur et véhicule du sens menace la fragile faculté des hommes à vivre en société. [cité par Lecercle 2004 : 202]

L'euphémisme atrophie la puissance du langage à rendre compte de la réalité et finit par se figer. Il perd la dynamique tensionnelle qui lui est inhérente. Ainsi, comme il existe des métaphores usées qui ont perdu leur pouvoir de suggestion et leur force créatrice, on peut parler d'euphémismes usés ou morts dont on se sert par réflexe oubliant qu'il s'agissait à l'origine d'euphémismes. Si beaucoup d'expressions politiquement correctes font encore sourire comme « animateur d'espaces verts » pour jardinier, d'autres se sont déjà figés, comme le mot « SDF », dont on semble oublier qu'il s'agit d'une version euphémisée du terme « clochard », lequel est certes plus négatif mais rend plus authentiquement compte de la difficulté d'une vie sous les ponts.

Dans ce monde merveilleux et utopique où tout le monde doit s'entendre, on ne doit pas tout dire. Si l'euphémisme normal a une portée éthique (il vise à protéger l'autre), l'euphémisme politiquement correct a une portée morale: une instance supérieure décide de ce qu'il faut dire et donc de ce qu'il faut taire, réintroduisant les tabous. Au non-dit (c'est-à-dire ce qu'on omet de dire) des euphémismes idéologiques, fait place ici l'inter-dit. Mais il existe une troisième forme d'euphémisme plus cruelle qui se joue *entre* le dit et le non-dit ou l'interdit.

8 Cette expression s'inspire de la « langue de coton » de François-René Huygue (F-R. Huyghe, *La Langue de coton*, Paris, Laffont, 1991).

III. Les « terribles » euphémismes: dire et ne pas dire

L'euphémisme ne consiste pas seulement en effet à tenter de dire le moins possible. La proportion accordée à ce qui est dit et à ce qui n'est pas dit n'est pas toujours la même. Dans le cas des euphémismes orwelliens, le non-dit n'a aucune existence. Ce qui n'est pas dit, c'est-à-dire ce qui n'est pas des les mots façonnés par l'idéologie, n'existe pas. Pas d'iceberg immergé au pays où la lumière ne s'éteint jamais. En Océanie, il n'y a plus de trace, d'empreinte d'une réalité autre: « All history was a palimpsest, scraped clean and re-inscribed exactly as often as was necessary » [Orwell : 42]. Ce qui a été effacé ne pourra donc jamais faire retour. Dans le cas des euphémismes idéologiques, le dit n'est qu'une partie de la réalité. Les euphémismes sont lourds d'un important non-dit refoulé, qui ne doit pas parvenir à la conscience du destinataire.

Il existe cependant une autre forme d'euphémisme totalitaire plus cruelle et plus terrifiante où ce qui est dit et ce qui est tue entrent dans un rapport de dialectique. L'euphémisme consiste alors à faire oublier la réalité et, dans le même temps, à ne pas la faire oublier. Il feint seulement de ne pas révéler, il masque et dévoile dans le même temps. Il ne s'agit pas d'aveugler le destinataire ou de le prendre pour un imbécile mais au contraire de jouer sur sa capacité à détecter l'expression comme euphémisme. L'euphémisme atteint sa perversion la plus totale puisque le pouvoir présuppose la capacité critique de l'homme à percevoir l'euphémisme. L'individu en effet n'est pas dupe ici: il sait qu'il s'agit d'un euphémisme et celui qui l'emploie sait qu'il sait. On ne veille pas ici à nier la partie immergée de l'iceberg ou à l'occulter mais au contraire à la suggérer, à laisser miroiter son existence. C'est donc sur le mécanisme même de l'euphémisme, sur la tension qui le sous-tend, que le pouvoir exerce son emprise. Ces euphémismes consistent à donner une existence à la chose passée sous silence. La figure idéologique fait toute sa place à l'homme en tant que sujet critique tout en le remettant à sa place dans le même temps : il est toujours déjà manipulé. On voit dans ce contexte que toute contre-interpellation critique devient problématique: on n'est certes pas dupe de l'euphémisme mais on est pris à son piège quand même.

Jacques Dewitte qualifie ces euphémismes de « terribles euphémismes » car le pouvoir totalitaire s'en sert pour maintenir la terreur qu'il exerce sur les êtres. Ainsi l'expression « partie sans laisser d'adresse »⁹ est certes une version euphémisée de la réalité « déportée dans un camp de concentration », mais elle est aussi ce qui permet de maintenir une forme de terreur: l'euphémisme ne dit rien de la réalité des camps mais, et c'est encore pire, il la suggère, il l'implique. Le pouvoir joue sur cet implicite et révèle dans sa non-révélation, suggère dans son atténuation même des faits, ce qui permet de maintenir son pouvoir terrorisant. L'euphémisme oscille ici entre le dit et le non-dit: il dit plus sans le dire. Le non-dit joue un rôle ici. Dans son silence même, il est plus loquace que le dit. Dewitte revient sur l'expression « Solution finale » taxée d'euphémisme mais qui pourtant, dans son laconisme même, semble plus terrifiant que ne pourraient l'être des termes plus standard:

les *terribles euphémismes*: ceux qui, à la différence de l'euphémisme normal, en principe motivé par le souci d'éviter de nommer directement la réalité, entraînent un effet opposé. Ils renforcent encore l'horreur par le non-dit au moyen d'une dialectique en vertu de laquelle l'allusion, la concision, l'ellipse peuvent être plus frappantes qu'une énonciation directe et lourdement soulignée. On peut se demander si l'une des plus grandes abjections de l'extermination planifiée des juifs ne réside pas, en fin de compte, dans l'appellation bureaucratique neutre qui lui a été donnée, la « Solution Finale » faisant fonction d'euphémisme. Cache-t-elle l'horreur ou ne la souligne-t-elle pas, au contraire, par sa conscience et son laconisme mêmes? [Dewitte : 179]¹⁰

Par leur imprécision, ces euphémismes renvoient à une réalité vague, non maîtrisable, et donc terrifiante, une réalité sur laquelle le langage n'a aucune emprise, une réalité que l'on ne peut pas

9 Réponse inscrite sur la carte que Klemperer avait destinée à une amie juive et qui lui a été renvoyée.

10 Jacques Dewitte, *Le Pouvoir de la langue et la liberté de l'esprit. Essai sur la résistance au langage totalitaire*, Paris, Éditions Michalon, 2007, p. 179.

s'approprier par les mots. La conscience de l'existence d'une réalité monstrueuse et le flou terrifiant de ses contours se conjoignent dans l'euphémisme. Cette figure se rapproche alors de la litote: elle permet de dire à demi-mot, de ne pas dire pour suggérer davantage.

L'euphémisme idéologique assujettit donc l'homme à une vision des choses particulière qui est celle du pouvoir dominant. Cet assujettissement peut se faire à l'insu du destinataire (aveuglement total) ou en toute connaissance de cause (maintien de la terreur). Mais pour finir sur une note plus positive, toute contre-interpellation ne semble pas impossible: la résistance humaine peut trouver dans l'utilisation du même mécanisme les moyens de s'exprimer. L'euphémisme peut alors être pris à son propre piège. Le flou, le non-dit de la figure, lieu choisi par le pouvoir totalitaire pour maintenir sa terreur, peut aussi se transformer en espace de liberté. Si l'euphémisme peut dire la terreur à demi-mot, il peut aussi suggérer la liberté. Dans le non-dit que rend possible la figure, tout peut se dire. Au final, l'euphémisme met en lumière la capacité du langage à servir comme à desservir l'homme.

Bibliographie

- ALTHUSSER Louis, *Positions*, Paris, Éditions Sociales, 1976.
- DEWITTE Jacques, *Le Pouvoir de la langue et la liberté de l'esprit. Essai sur la résistance au langage totalitaire*, Paris, Éditions Michalon, 2007.
- HILGARTNER Stephen et al., *Nukespeak: The Selling of Nuclear Technology in America*, New York, Penguin, 1983.
- KLEMPERER Victor, *LTI, La Langue du IIIe Reich. Carnet d'un philologue*, traduit de l'allemand par Élisabeth Guillot, Paris, Albin Michel, 1996.
- LECERCLE Jean-Jacques, *Interpretation as Pragmatics*, Londres, Macmillan, 1999.
- . *Une philosophie marxiste du langage*, Paris, PUF, 2004.
- MOLINIÉ Georges, *Dictionnaire de rhétorique*, Livre de Poche, 1992.
- ORWELL George, *Nineteen Eighty-Four* (1949), Londres, Pinguin Books, 1987.
- RICOEUR Paul, *La Métaphore vive*, Paris, Éditions du Seuil, 1975.